Document généré le 15 juil. 2025 01:11

Études d'histoire religieuse

Solange Lefebvre, *Religion et identités dans l'école québécoise. Comment clarifier les enjeux*, S.I., Fides, 2000, 189 p.

Raymond Brodeur

Volume 67, 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1006793ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1006793ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Brodeur, R. (2001). Compte rendu de [Solange Lefebvre, *Religion et identités dans l'école québécoise. Comment clarifier les enjeux*, S.I., Fides, 2000, 189 p.] *Études d'histoire religieuse*, *67*, 320–322. https://doi.org/10.7202/1006793ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

On peut ainsi comprendre que la modernité – le monde actuel de chaque époque, avec ses nouveautés intellectuelles, culturelles et techniques – ait été tenue hors du collège. Ne pensons qu'au cinéma, à la radio et à la télévision.

Le monde avait changé, mais le collège ne voulait rien savoir. Le malaise apparaît chez les élèves dès la seconde période, alors que certains souffrent de ce genre de vie et de cette médiocrité. Chez les anciens de la dernière période, le malaise devient de plus en plus conscient au point que certains, tels que les Noël Pérusse, les Pierre Vallières, les André Major et les Fernand Ouellette, pour ne nommer que ceux-là, vont carrément rejeter le sens commun de cette éducation, par devers eux, pour ne pas être exclus du collège.

Malgré tout, la plupart reconnaissent une certaine valeur à cette école, qui seule pouvait ouvrir les portes de toutes les facultés universitaires et professions comme la prêtrise, le droit et la médecine ainsi que quelques autres après 1945. C'était là que se préparait « l'élite », comme les professeurs le répétaient à satiété.

Claude Corbo dit que ce sont ces anciens collégiens qui ont mis en route la révolution tranquille. Tous l'admettent aujourd'hui. Mais je me permets de rappeler que, seule école de son genre, elle n'a scolarisé que cinq pour cent de la population étudiante encore en 1960.

Cet ouvrage fournit aux lecteurs une occasion sans précédent d'appréhender par des mémoires d'anciens élèves de collège classique une histoire de la vie de cette institution. Auteurs qui ont consacré une partie plus ou moins importante de leur autobiographie et souvenirs à leurs études. Ces anciens élèves regroupent des historiens, des intellectuels, des littéraires et des scientifiques, voire quelques hommes politiques, tels que Georges-Émile Lapalme, René Lévesque, Jean Lesage et Lucien Bouchard.

Claude Corbo a mené son travail avec une maîtrise qui ne se dément pas. Comme il le dit, il a voulu franchir cette étape avant de livrer ses propres souvenirs. C'est un livre à lire, aussi bien par ceux qui ont fait le collège que par les hommes et les femmes d'après, qui ne peuvent comprendre ce qu'ils entendent dire, le système de l'éducation ayant totalement changé, comme la société elle-même.

Claude Galarneau

* * *

Solange Lefebvre, *Religion et identités dans l'école québécoise. Comment clarifier les enjeux*, S.l., Fides, 2000, 189 p.

Le présent ouvrage, dirigé par Solange Lefebvre, s'inscrit dans la foulée d'une suite d'événements qui ont conduit, en juin 2000, à l'adoption de la

loi 118 définissant les nouvelles dispositions relatives à la place de la religion dans l'école publique québécoise. L'introduction générale rappelle d'une part la tenue de la Commission parlementaire sur la religion à l'école, présidée par le ministre Legault à l'automne 1999 et à l'hiver 2000. D'autre part, elle accorde une place importante au rapport remis au ministre de l'Éducation, en avril 1999, par le Groupe de travail sur la place de la religion à l'école présidé par Jean-Pierre Proulx. L'intention de l'ouvrage n'est pas d'offrir une analyse exhaustive ni une synthèse sur les enjeux de la question, mais bien « d'ouvrir des chantiers de recherche et de nouvelles approches de l'enseignement religieux » (p. 18).

Les trois premiers chapitres du volume émergent directement de la faculté de théologie de l'Université de Montréal. Le premier reproduit intégralement le mémoire soumis par la faculté de théologie à la commission parlementaire. Il s'agit en bonne partie de remises en question des positions du rapport Proulx et d'un plaidoyer sur la compétence de la faculté de théologie pour répondre aux besoins de l'heure du Québec en matière d'enseignement religieux. Dans le second chapitre, Jean-François Roussel traite de l'état actuel de l'enseignement religieux dans l'école publique québécoise. Son propos consiste à indiquer les écarts entre les orientations présentes de cet enseignement et ce que cherche à faire croire le rapport Proulx. Enfin, Jean-Marc Charron, reconnaissant les efforts du rapport Proulx pour faire le point sur l'ensemble du dossier de l'enseignement religieux à l'école publique, interroge néanmoins ce qu'il appelle « l'obsession » qui s'en dégage « quant à la gestion de la chose religieuse en milieu scolaire : entendons ici le principe de la neutralité » (p. 85).

Les trois derniers chapitres du livre font appel à des collaborateurs externes à la faculté de théologie. Directeur de recherche au Centre national de recherche scientifique de Bordeaux, Jacques Palard connaît fort bien l'évolution du système d'éducation au Québec depuis la création du ministère de l'Éducation. Pour répondre à l'interrogation « La religion a-t-elle encore une place dans l'école québécoise », il présente d'abord les grandes lignes de l'histoire de la confessionnalité au Québec, puis, en sociologue compétent, il procède à un bilan rigoureux d'une cinquantaine de mémoires présentés à la commission parlementaire du ministre Legault. Les lecteurs apprécieront certainement l'exposé qu'il fait des « familles idéologiques en présence » (p. 112) autour de la question de la religion à l'école.

Dans le chapitre suivant, Arthur Marsolais, un « recherchiste » bien connu et respecté dans les milieux de l'éducation au Québec, propose des « éclairages étrangers sur la problématique de l'éducation religieuse au Québec ». D'entrée de jeu, il situe son intention de récuser un certain « courant de pensée spécifique » qu'il a perçu dans l'histoire québécoise, lequel présuppose que « la modernisation se superpose à l'idée générale du

caractère nécessairement areligieux de la modernité : la perspective d'une divergence particulière et prononcée entre catholicisme et modernité » (p. 139-140). Prenant appui sur des informations factuelles empruntées à certains auteurs (voir la note 2, p. 141), il démontre comment l'enseignement religieux a fait son nid en Norvège, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne de l'Ouest et aux États-Unis. Ne se contentant pas simplement de faire œuvre d'érudition, l'auteur tente, par ces comparaisons avec d'autres systèmes, d'amener la question de la religion à l'école sur un terrain moins miné qu'il ne l'est au Québec : « Y aurait-il d'autre part des éléments d'une problématique moins bloquée, des perspectives qui donnent à penser de façon moins antagoniste ? » (p. 161)

Le dernier chapitre, signé par le philosophe Georges Leroux, peut être une amorce de réponse à un tel souhait. Il plonge les lecteurs dans le vif des enjeux réels qui concernent l'enseignement religieux. Depuis les États généraux sur l'éducation (1995-1996), tout le monde se débat comme un diable dans l'eau bénite pour décider de la place de la religion à l'école. Mais sait-on bien de quoi on parle au juste ? Comme aucun théologien ne semble se poser la question, c'est le philosophe qui ose et qui attire l'attention sur les fondements mêmes du christianisme dans la culture de notre temps. Ce texte exigeant, construit sans aucune complaisance, situe et définit les concepts de base que sont le messianisme et la métaphysique. Ce faisant, il distingue ce qui est de l'ordre de la « référence » et ce qui est de l'ordre de la culture ou de la socioculture. Il veut faire comprendre que la responsabilité première de la transmission et de l'interprétation en enseignement religieux concerne précisément cette « référence constitutive » de la foi chrétienne. « L'effacement d'une société chrétienne est d'abord la disparition d'une société ecclésiale », dit le texte. Or, cette disparition « n'efface pas la référence chrétienne de la culture, elle ne fait qu'isoler le regard de celui qui cherche le dépôt dans l'histoire d'une signification particulière, elle en convertit la direction vers des fondements essentiels » (p. 178).

Au terme de cette lecture, le lecteur a un assez bon panorama de ce qu'a été la commission parlementaire sur la place de la religion à l'école. Il a aussi une idée des questions fondamentales majeures qui ont peu ou pas été prises en compte en raison, notamment, de l'orientation de départ infléchie par le rapport Proulx. On ne peut que souhaiter, dès lors, que des recherches soient poursuivies, sur une base interdisciplinaire, en dehors des prises de position étroitement politiques ou confessionnelles.

Raymond Brodeur
Faculté de théologie et de sciences religieuses
Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université Laval